

## Habiter

Habite-t-on toujours la planète de la même façon ? Le numérique change-t-il la territorialité ? Pour Francis Jaureguiberry, un « nouveau monde » s'ouvre à nous ! La réalité urbaine, spatiale ne se contente plus d'être là, face à nous, elle nous parle : les lieux, les objets ne cessent, via les smart-phones, les géo-localisations de puces électroniques, de délivrer des informations. C'est ainsi qu'on s'habitue à être informé sur ce qui nous entoure, à pré-visiter les lieux traversés, à comparer les prix, etc. L'habiter est mis de façon instrumentale, utilitaire, rationalisante, en équation, en algorithmiques. Nous voilà le centre d'un environnement à notre disposition ! Si on était autrefois attaché à des lieux pour des raisons presque asociales, subjectives, irrationnelles, quasiment poétiques, aujourd'hui il y a de multiples points d'ancrage entre lesquels on jongle. Mais ce qui fait la ville, n'est-ce pas aussi l'anonymat, le fait de se balader dans les rues, de se frotter à des inconnus ? L'urbanité n'est-elle pas le fait de savoir se comporter dans des lieux publics face à des inconnus, de jouir de la présence des autres ? Aujourd'hui, cet anonymat est menacé, soulevant ainsi la question d'un droit à la disparition.

Ce constat inspire à Francis Jaureguiberry plusieurs questionnements très importants, comme celui de la subjectivité urbaine, c'est-à-dire de l'expérience sensible au réel, aux lieux, aux espaces et de son devenir dans un environnement dominé majoritairement par une logique instrumentale et utilitaire ; ou, comme celui du *qui décide de quoi va parler de quoi*, ou celui des irréversibilités en marche sur lesquelles il pourrait être difficile de revenir si on se laissait embarquer dans des logiques sans réfléchir à leurs conséquences. D'où la question du comment reçoit-on et perçoit-on ce monde augmenté qui s'impose à nous frontalement ? Qu'en fait-on, comment agit-on pour le changer ou, au contraire, participer à son fonctionnement ? Pour Francis Jaureguiberry, la notion d'expérience permet d'éclairer ce qui se vit aujourd'hui, puisqu'elle permet de comprendre comment on reçoit le monde et ce qu'on en fait. L'image d'un monde physique sur lequel se superposerait un monde médiatique est dépassée, ces deux mondes se mélangeant dans leur rapport au réel : le réel devient hybride ! Mais alors, de quoi est faite notre expérience à ce monde hybride ? L'essentiel de notre expérience est informé par une logique instrumentale, utilitaire. Dans un monde où l'information est omniprésente, colle à peu près tout, est à portée de clic, la réalité devient augmentée. Mais, de quoi ? Pour l'instant, essentiellement d'informations utilitaires. C'est ainsi qu'on dit que les villes deviennent intelligentes : les services optimisés suivent en temps réel les flux de circulation dans les artères de la ville pour nous éviter les embouteillages, ce qui est très pratique et très intelligent. Et il en va ainsi pour des tas d'utilisations, des algorithmes adéquats traitant les traces laissées individuellement pour en retirer un bénéfice collectif.

C'est le nouveau paysage qui se présente à nous ! L'inconvénient est que la conception de ces objets et services soit essentiellement commandée par des intérêts économiques, au détriment des questions éthiques ou morales. L'objectif est de rechercher une utilisation par le plus grand nombre et qui dégage le maximum de bénéfices, sans chercher à savoir si c'est bien, si c'est bon ou si c'est juste ! Mais, que se cache-t-il donc derrière cette surabondance d'informations ? Essentiellement la peur de manquer quelque chose qui pourrait advenir et rendre notre vie plus intense, plus dense, plus intéressante ! Nos sociétés occidentales ne marchant plus à l'au-delà pour penser ici bas et les idéologies transformatrices du réel, qui ambitionnaient de remplacer ce discours supplantant pour transformer de façon positive notre environnement, s'effondrant, c'est comme si nos vies avaient imploré faute de solutions offertes par nos sociétés : ce qui va donner sens à l'existence est le dépassement de soi dans l'intensité et la densité ! Il n'est donc plus étonnant d'être dépendant de réseaux dont on attend qu'il adviennent quelque chose d'important. C'est pour cela qu'on ne se déconnecte jamais et ce, d'autant plus que, si on se déconnecte, on doit immédiatement se justifier, la déconnexion relevant aujourd'hui massivement de la justification. Le moindre temps libre est utilisé à voir, capter, se distraire, se focaliser sur l'ici présent pour échapper aux questions existentielles trop cruelles et il faut se faire une quasi-violence pour s'aménager des minutes de silence afin de se retrouver, méditer, réfléchir, créer, être angoissé.

Francis Jaureguiberry alerte cependant sur les dangers de cette situation car à force de tout quantifier, qualifier, organiser, contrôler, les déplacements, la ville, les rapports à l'espace et aux lieux n'apparaissent plus que comme de simples éléments fonctionnels qu'il s'agit d'utiliser ou de consommer au mieux. Certes, cette logique utilitaire favorise les économies, mais restera-t-il encore bientôt des lieux, des espaces dont on fera l'expérience à partir de nos seuls sens, en dehors de cette information omniprésente ? Sera-t-il encore possible de flâner, de se perdre dans les villes ? Pourtant, cette expérience subjective, quasiment poétique est très importante, la question étant de savoir si le fait d'être constamment informé sur l'espace environnant peut ou non nous couper d'expériences de type subjectif. Les lieux ne risquent-ils pas tout simplement de perdre leur âme et leur spécificité, à force d'être instrumentalisés, convertis en produits de consommation, voire devenir des caricatures d'eux-mêmes ? Il est sans doute abusif de penser que les technologies de l'information ne portent que des logiques instrumentales, utilitaires : un smart-phone peut être utilisé aussi pour fixer une émotion sous forme de photos ou de vidéos et certaines applications favorisent un rapport ludique très inventif aux lieux et aux espaces. On voit apparaître d'autres logiques que celle pour l'instant majoritaire et instrumentale, l'essentiel étant de savoir profiter de l'utile et du savoir sans se couper du sensible et du subjectif.

Du moment où la réalité se pose, cause, qui décide de quoi va parler de quoi ? C'est pour Francis Jaureguiberry une question majeure, car l'observation de ce qui se passe dans les villes montre qu'aujourd'hui les responsables des collectivités territoriales sont obsédés par le fait d'avoir du haut-débit et de pouvoir offrir à leurs concitoyens des informations en temps réel sur l'état de la circulation des villes, les spectacles, etc. Or, concrètement, ce service est fourni majoritairement par des entreprises ou des cabinets d'experts dont la logique est plutôt de s'appuyer sur les informations qui intéressent le plus grand nombre, même si on peut penser que ce qui intéresse le plus grand nombre ne soit pas le plus intéressant ! Ce qui fait la ville, n'est-ce pas aussi une ambiance, une atmosphère, le fait de pouvoir se frotter à de l'altérité, de l'advenance, de l'inattendu, de l'imprévu ? Ce qui en fait le suc, n'est-ce pas de rapprocher des différences de sorte que se crée une alchimie particulière, productive de nouveautés, de densité de vies, d'expériences ? Mais, dès lors où on n'a plus qu'un rapport utilitaire et instrumental, on ne recherche plus que cela puisqu'on obtient immédiatement une réponse. Pour préserver cette alchimie, il est donc fondamental qu'il y ait, derrière cette logique rationalisante, de la subjectivité, ne serait-ce que pour construire la responsabilité citoyenne : c'est parce qu'on se sent appartenir ou qu'on s'identifie à un territoire, un lieu, un espace, que cela nous touche subjectivement et qu'on s'en sent responsable. C'est parce qu'on s'en sent responsable, qu'on est à l'écoute de ceux qui y habitent, qu'on s'intéresse à son devenir, qu'on devient citoyen et qu'on participe au débat politique sur l'avenir de cet endroit, de ce territoire.

Tout ceci conduit Francis Jaureguiberry à ponctuer son propos de deux autres questionnements dont l'un a trait à la « réalité augmentée », non pas tant à son existence même qu'à son contenu. Que devient une ville dont le contexte cesserait d'être informé, via les dispositifs numériques ? Que reste-t-il de non hybride dans notre monde ? Selon lui, à la vitesse où vont les choses, il va rester de moins en moins de choses non hybrides dans notre environnement ! Des irréversibilités se créent : on ne pourra plus pratiquer ce qu'on faisait jusqu'alors sans l'apport des technologies embarquées ou contextuelles. Plus besoin de noms de rues, d'indications puisqu'on est toujours situé dans l'espace et qu'on dispose de mille fois plus d'informations qu'avant. Quel avenir pour les équipements collectifs en dehors de cela ? Francis Jaureguiberry défend l'idée que la lecture de la ville doit pouvoir, au moins en partie, rester individuelle et non assistée. Il en va de la responsabilité des élus locaux de s'interroger sur la manière dont la ville et le territoire pourront continuer à être praticables par ceux qui ne seront pas de gros utilisateurs, ou de mauvais utilisateurs, des technologies et de leurs applications. D'où l'autre questionnement : *qui décide de quoi va parler de quoi ?* Dans les expériences urbaines, on observe majoritairement que pour améliorer le fonctionnement urbain ou l'image de la ville ou du quartier, les responsables des collectivités locales ne cessent de chercher à « augmenter » leur ville, à la rendre « intelligente ». Là où pour l'instant, les décisions appartiennent essentiellement à des techniciens dont la logique n'est pas toujours celle des utilisateurs, Francis Jaureguiberry suggère que des services soient mis en application de façon collaborative avec les citoyens, à partir des attentes et des expériences des usagers. Pourrait s'ouvrir alors tout un chantier d'écoute, de mise en design de l'intelligence urbaine, de réflexivité des habitants sur leur environnement ou sur leurs réseaux, ce qui poserait d'autres enjeux centraux, comme ceux de l'aménagement à traiter dans les réseaux.

Mais pour Francis Jaureguiberry, ce devrait être au débat public de s'emparer de ce genre de problématiques. Force est de constater aujourd'hui que le débat public est singulièrement en retard sur tous ces sujets et ces outils, comparativement aux avancées de l'innovation technologique et de ses applications. Sans parler d'une remise en question du progrès, dès lors qu'on en a mesuré, ces dernières années, les effets secondaires non voulus du progrès, la confiance s'est en quelque sorte rompue et dès lors que la confiance est rompue, se pose alors la question de la responsabilité et de l'anticipation. C'est pour cela qu'Ulrich Beck<sup>1</sup> parle de « société du risque » où il y a de l'incertitude, du questionnement, mais les technologies de la communication semblent encore échapper à ces questionnements.

\*\*\*\*

---

<sup>1</sup> Ulrich Beck « La société du risque », 1986, Coll. Alto, éd. Aubier, 2001

Luc Gwiazdinski aborde l'habiter à l'âge du numérique à partir de son expérience de géographe : un géographe tout à la fois un peu perdu, mais averti, interpellé, touché mais aussi inquiet, bien sûr intéressé, un géographe de « plein vent » qui essaie d'être dans l'éprouvé et dans l'expérience de la ville et qui, grâce à des fonctions dans l'urbanisme, les mobilités et le développement, attrape les choses un peu différemment. Partant d'une citation de Guy Debord « *La formule pour renverser le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres mais en errant* », qui disait aussi que « *Pour changer le monde, il fallait fabriquer des situations* », Luc Gwiazdinski pose la question de savoir quelles situations peut-on fabriquer dans des espaces ou des territoires augmentés. S'appuyant sur Siegfried Kracauer qui a dit « *La valeur d'une ville se mesure au nombre de lieux qu'elle réserve à l'improvisation* »<sup>2</sup>, il rejoint les propos de Francis Jaureguiberry.

Premier constat, aujourd'hui on habite tout : le temps, la mobilité, son corps, la ville, et puis la Terre, fut-elle en mauvaise santé. Deuxième constat, le numérique est à la mode et transforme tout. Si on demande que signifie « habiter » au grand public, il répond « y vivre » et évoque le domicile, le lieu où on réside. Pour Eric Dardel « *Habiter est un mode de connaissance du monde et un type de relation affective, loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* »<sup>3</sup>, rejoignant la définition de « l'Exister » qu'on doit à Henri Maldiney : « *Etre devant soi dans l'ouverture* ». Comment être devant de soi dans l'ouverture, dans ces nouveaux territoires numériques ? Luc Gwiazdinski rappelle que le numérique est à la fois un langage de chiffres, un code (peut-on habiter un code ?), des machines pour comprendre les langages, des informations produites ou traitées, des dispositifs techniques pour faire mieux ou augmenter ce qu'on faisait avant. Mais, c'est aussi une culture nouvelle : à l'âge du numérique, l'homme est différent, il ne fait pas que se servir d'outils numériques, il est en interaction avec son environnement (espace, temps, mémoire, connaissance, etc.). Le numérique impacte le territoire, l'espace public et entre dans toutes les dimensions de nos vies : réguler les transports, détecter les fuites d'eau, économiser l'énergie, contrôler la qualité de l'air, anticiper les embouteillages, prévoir l'ampleur des catastrophes naturelles, gérer les situations d'urgence, bref on veut tout faire avec le numérique. La tendance aujourd'hui est aux alliances et à la collaboration. On est dans le « co » : co-conception, co-construction, co-développement, cohabitation, covoiturage. On fabrique de nouvelles méthodes, de nouveaux objets pratiques, de l'interculturalité. On multiplie les amis « interfaces numériques » dont les smart-phones, les objets commencent à communiquer entre eux, on est entouré du numérique : écrans, son, murs tactiles, et pourquoi pas odeurs numériques comme il y a des sons numériques.

Face à cela, comment remettre de l'émotion, du fragile, des intuitions, pour mettre en œuvre ce que disait Edouard Glissant : « *Seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté, saisissent mieux les bouleversements en cours* »<sup>4</sup>. Pour Luc Gwiazdinski, une ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve et un territoire qui se développe et attire est un territoire organisé, avec ou sans le numérique, mais où on peut se rencontrer. Or, dans ce nouveau territoire à explorer, le « où » a bougé, le « quand » a bougé, le « pourquoi » doit bouger. On se situe dans un contexte très mouvant, avec un étalement des activités sur le temps et l'espace, un éclatement des espaces de temps, de vie et de mobilité et une logique de temps réel et d'urgence toujours en mouvement. Rares sont les choses qui ne passent pas par un processus d'hybridation. Si autrefois, l'aménageur et l'urbaniste travaillaient dans une logique de prospective, d'aménagement du territoire, dans des stratégies de long terme avec un dessein politique, aujourd'hui l'urgence est devenue la dimension essentielle du temps, la proximité une dimension essentielle de l'espace, la participation la dimension essentielle de la politique et l'émotion parfois un mode de gouvernement. S'ajoutent à cela des usagers qui sont des citoyens « hypermodernes » (cf. Gilles Lipovetsky), de plus en plus mobiles, instables, infidèles, paradoxaux. Le géographe ne se contente donc plus de voir le « où », il travaille sur les rythmes de la ville, voire la fabrique d'évènements, il court-circuite les échelles, s'intéresse à une géographie des espaces et des temps, coproduit avec les citoyens usagers. Il ne s'agit plus uniquement de parler d'aménagement ou de territoire numérique depuis que le numérique migre sur les services, les usages et même les tiers lieux.

Cette situation conduit à des « brouillages » de toutes sortes que les TIC et le numérique contribuent à accélérer. Qu'on les appelle hybridation, métissage, créolisation, multi appartenances, on voit que les frontières entre temps de travail et temps de loisirs s'effacent : le temps du voyage ou la vacance devient un temps de travail, les métiers uniques laissent la place à des portefeuilles d'activités, les individus multiplient les statuts sans arbitrer, l'appartement devient hôtel, la ville se transforme en station touristique, la station touristique s'urbanise, on distingue de moins en moins résidences secondaires et habitations principales. Luc Gwiazdinski se montre un peu inquiet pour nos vies et nos villes (cf. la ville sans contact), inquiet du contrôle et du suivi permanent (perte de l'anonymat), de la rythmicité numérique (cela ne s'arrête jamais), de la charge cognitive permanente, de cette quête de contacts permanents, de la difficulté à se déconnecter, de l'accélération, sans compter aussi la fatigue et le sentiment de « puits sans fond » ressentis. Mais, le numérique permet aussi le lâcher prise, le slow, le circuit court, le partage. Cette nouvelle articulation entre espace du numérique, réseaux sociaux et espace public favorise les mobilisations ou résistances citoyennes qui parviennent à se

---

<sup>2</sup> Siegfried Kracauer (1889-1966) « *Rues de Berlin et d'ailleurs* » (1955), traduit par JF. Boutout, (2013), Ed. Les Belles Lettres

<sup>3</sup> Eric Dardel, « *L'Homme et la Terre* » (1952), Ed. Colin (réédition, Paris, CTHS, 1990

<sup>4</sup> Extrait de Lettre ouverte au Ministre de l'Intérieur de la République Française, à l'occasion de sa visite en Martinique, le mardi 6 décembre 2005, titrée : « DE LOIN » et signée par Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau.

formaliser dans l'espace grâce au numérique. (cf. les ZAD, zones à défendre du côté de Nantes ou de Grenoble, les Printemps arabes, la révolution « des parapluies » à Hong Kong, celle en Ukraine).

Alors, peut-on « habiter » cet espace ou ce territoire numérique ? Ayant appris d'Emil Cioran qu'on pouvait *habiter sa langue*, Luc Gwiazdinski estime qu'il est difficile d'habiter des chiffres, se référant aux représentations peu attirantes que donnent à voir les moteurs de recherche lorsqu'on tape « image » et « numérique », mais aussi « homme numérique » ou « territoire ». Partant de là, il constate aujourd'hui que parmi les mots intéressants dans la bouche des fabricants de territoires et de villes, on trouve *le réversible, le mutable, l'adaptable, l'éphémère, l'ordinaire, le dialogique, l'hybride, etc.* Pour sa part, s'il devait définir quelques caractéristiques fortes du numérique, il proposerait *la multiplicité, la convertibilité des objets numériques, la facilité de leur circulation, l'ouverture, la capacité à se modifier, la réutilisation, l'ubiquité, le multi supports, le multi médias*. Ces caractéristiques sont celles qui rentrent le plus en dialogue avec la demande, avec cette fabrique de la ville. Comment justifier qu'on veuille habiter tel endroit plutôt que tel autre ? Tout d'abord, parce qu'habiter un endroit signifie être dans un univers des possibles, c'est-à-dire *si je veux, je peux*. On se nourrit de possibilités qui sont dans le réel ou le fictionnel de l'histoire qu'on se raconte, de ce que sera notre vie, notre parcours à un moment donné. Et puis, il y a le désir de réassurance, c'est-à-dire que cela doit nous sécuriser dans notre image, notre valorisation mais aussi par rapport à ce qu'on aimerait faire. Et enfin, il y a l'imaginaire et l'image qu'on va coller à cet endroit et qui vont être en adéquation avec ceux qu'on projette de nous mêmes.

Pour conclure, Luc Gwiazdinski propose quelques pistes de travail portant sur l'adaptation permanente de nos systèmes complexes, pour parvenir à une ville, une architecture interactive, adaptative, réactive par rapport aux transformations du milieu, du climat, de la lumière, de la pollution mais aussi évidemment des êtres humains ; la malléabilité de la ville pour réfléchir une ville qui va devoir s'adapter, mettre de la polyvalence pour éviter de se disperser dans l'espace et de la haute qualité temporelle dans tous les aménagements de la ville finie et de la ville à faire : comment faire cohabiter des populations différentes sur le même espace, de façon successive mais aussi en même temps ? ; l'hybridation des temps et des usages, mais aussi des espaces et des identités ; l'augmentation, jusqu'à l'idée d'un citoyen « augmenté » ; l'habitabilité, les représentations, l'imagibilité du système, la simulation : comment le numérique permet-il de simuler la ville ? ; le déploiement d'un urbanisme des temps, d'un urbanisme temporaire afin d'inventer des moments pour faire territoire ; la fabrique d'imaginaires, avec des hybridations d'imaginaires et bien sûr, entre le réel, le virtuel, les connexions, le numérique, les traces, de nouveaux imaginaires en fabrication qu'il faut aller explorer.

Mais derrière tout cela se profile la question d'une identité des traces plus que d'une identité territoriale. On dit qu'on est d'un pays, d'un réseau, témoignant ainsi d'une identité plurielle, modulable et temporaire, à la fois des temps, des organisations, des individus. Ne pourrait-on pas être citoyen temporaire d'un territoire, ce qui poserait bien sûr la question de l'éligibilité et d'une représentation de ceux qui sont là de façon temporaire ; ce qui obligerait plus généralement à réfléchir au l'habile, à l'éphémère, à l'instable, ce qu'un géographe sait très mal faire et un aménageur encore moins. Des tentatives passées avaient eu pour ambition de définir, à l'échelle de la Terre, un espace public mondial possible à partir du numérique, imaginant par là que le numérique pouvait devenir cet espace public, différent de l'Agora puisqu'on n'était plus à la bonne échelle, mais il n'est pas sûr qu'aujourd'hui cette manière d'habiter une « Terre en partage » soit encore rêvée ainsi et qu'elle soit équivalente, à l'échelle de la planète, à cet espace public rêvé dans la cité grecque où il y avait à la fois l'espace physique et l'espace du politique.

Luc Gwiazdinski recommande quelques précautions à prendre face à ce « toujours plus », car qui dit « numérique » dit « temps continu », dit « absence de rythme » et donc « toujours plus », ce qui implique une éducation adaptée pour pouvoir maîtriser l'hyper choix et la rythmicité du numérique. Pour entrer dans l'action, il suggère de repartir de deux clés d'analyse : la clé des besoins (cf. la pyramide des besoins d'Abraham Maslow) et la clé des droits (cf. le droit à la ville<sup>5</sup> d'Henri Lefebvre), sur le modèle de ce qu'avait fait le Conseil de l'Europe dans le cadre de la *Charte des droits de l'Homme dans la Ville*, qu'il avait déclinée autour d'une vingtaine de droits des habitants de la planète, tels que *numérique et sécurité, numérique et environnement sain, numérique et emploi, etc.*, auxquels on pourrait ajouter aujourd'hui de nouveaux droits autour de *numérique et hasard* ou *numérique et sérendipité*, par exemple. Mais, est-il possible de mettre la ville et les territoires, la vie sous forme de grilles, s'interroge Luc Gwiazdinski.

\*\*\*\*

---

<sup>5</sup> Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968